

Vues d'ensemble

Numéro 286, septembre–octobre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2013). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (286), 60–63.



1^{er} Amour

Avec *1^{er} Amour*, le cinéma québécois nous livre un énième film sur le *coming of age* de deux adolescents qui, le temps d'un été moite, découvriront la complexité de l'amour et apprendront contre leur gré à regarder autrement le monde adulte. Dans ce drame estival, un jeune garçon à peine sorti de l'enfance tombe amoureux d'une voisine plus âgée que lui, mais la déléguée jeune fille a d'autres amoureux et veut vivre une passion plus entière. Leurs tourments, joliment circonscrits par les rives d'une île isolée, se heurteront aux aléas de la vie, telle que vécue dans une réalité autrement plus froide et plus dure que ne le suggère la torpeur de ce chaud soleil d'été. Partant de ces prémices très vaguement adaptées de l'œuvre de Tourgueniev (il faut aller très bas dans le générique de fin pour que le nom de l'auteur russe soit enfin cité), Guillaume



Les Amants passagers

Comédie tournant autour des sexualités et plus précisément à partir de l'homosexualité, *Les Amants passagers* est une métaphore des amours prisonnières qui tournent sur elles-mêmes comme un avion en panne qui, pour atterrir, doit d'abord regarder en face ses défaillances. Le dernier Pedro Almodóvar, derrière une superficialité apparente, traite de manière humoristique – à travers le spectre de l'homosexualité – les questions du désir, de l'engagement, et des fantasmes. Pedro Almodóvar a, avec *Les Amants passagers*, signé une comédie qui montre les différents portraits de la sexualité humaine. Entre désir et besoin, la force du film réside dans le traitement du sujet: un humour décapant pour révéler les fantasmes. Tous les personnages pourraient n'en représenter qu'un seul et même, tant ils sont révélateurs de ce que l'être humain peut imaginer, voire rêver, secrètement ou non.

Sylvestre tente de dépeindre un tableau impressionniste coloré dans lequel des univers troubles s'entrechoquent.

L'intrigue met l'accent sur l'opposition entre la beauté des paysages, leur exubérance, et la laideur de l'acte de trahison, illustrée dans une scène filmée à la limite du voyeurisme. Si les faux-semblants d'une famille en apparence unie fonctionnent à peu près durant la première demi-heure, la tension ménagée par Sylvestre ne livre au final que très partiellement les promesses initiales. Certes, les images de verdure, de chenilles colorées ou de fleurs bercées par le vent sont photographiées avec soin et forment un tableau chatoyant du plus bel effet. Mais elles ne font que rendre encore plus imaginaire un drame qui aurait mérité pourtant un peu plus de noirceur. À force d'avoir voulu trop *bucoliser* l'intrigue et de l'avoir perdue dans plusieurs fausses pistes très vite abandonnées, cette trahison amoureuse a du mal à se démarquer d'un banal tableau de tromperie sentimentale, au demeurant difficilement crédible. Les comédiens font ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils possèdent, c'est-à-dire des personnages souvent mal définis (Marie, incarnée par Macha Grenon) ou ne jouant aucun rôle précis dans l'intrigue (le voisin hippie joué par Pierre-Luc Brillant). Au final, ces premières amours chaotiques nous ont laissés plutôt indifférents.

Charles-Henri Ramond

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 20 – **Réal.:** Guillaume Sylvestre – **Scén.:** Guillaume Sylvestre – **Images:** Nathalie Moliavko-Visotzky – **Mont.:** Jean-François Bergeron – **Mus.:** Marc Lalonde – **Int.:** Loïc Esteves, Marianne Fortier, Macha Grenon, Benoît Gouin, Sylvie Boucher – **Dist. / Contact:** Séville.

La sexualité est le thème central dans *Les Amants passagers*, sujet traité sous l'angle de la comédie. Si la sexualité est un sujet vaste, il sera disséqué à travers des personnages hauts en couleur, représentant chacun une pulsion, un désir, un fantasme. La vierge quadragénaire est aux prises avec un don de voyance pour elle-même et pour les autres passagers. Son besoin sexuel va exploser pour se transformer peut-être en désir. L'actrice porno devenue maîtresse sadomaso va constituer le fil conducteur menant à l'élucidation d'une disparition et va représenter le contrôle sexuel avec la jouissance qui s'ensuit. L'homme d'affaires sulfureux mais catholique, dont la fille est devenue sadomaso et qu'il recherche désespérément, va montrer l'ambiguïté de céder ou non à la tentation. Le jeune couple en lune de miel que l'homme drogue pour assouvir ses désirs va révéler la force de la pulsion qui ne s'exprime que sous l'emprise des drogues dites récréatives. L'homme louche, dont nous ne dirons pas qui il est, représente d'une certaine façon l'interdit. Et enfin, l'équipage masculin: les stewards homosexuels qui fantasment sur les hommes hétérosexuels et qui sont, d'une certaine façon, l'expression d'une libido parfois assumée, parfois retenue. Pedro Almodóvar a voulu se faire plaisir et revenir au cinéma de ses débuts. Avec *Les Amants passagers*, il nous rappelle *La Loi du désir*, un de ses premiers films, avec bonheur.

Asher Perez-Delouya

■ **I'M SO EXCITED / LOS AMANTES PASAJEROS** | **Origine:** Espagne – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 30 – **Réal.:** Pedro Almodóvar – **Scén.:** Pedro Almodóvar – **Images:** José Luis Alcaine – **Mont.:** José Salcedo – **Mus.:** Alberto Iglesias – **Int.:** Penélope Cruz, Antonio Banderas, Paz Vega, Blanca Suárez, Lola Dueñas, Cecilia Roth, José María Yazpik, Javier Cámara – **Dist. / Contact:** Métropole.



Ce que le jour doit à la nuit

Après quelques comédies anodines réalisées lors de ces dernières années, Alexandre Arcady retrouve ses thèmes favoris avec cette fresque historico-romantique grandiloquente, dont le sujet et la facture ne sont pas sans rappeler *Le Coup de sirocco* (1979) ou *Pour Sacha* (1990). Tiré du roman de l'écrivain algérien Yasmina Khadra (de son vrai nom Mohammed Moulessehou), le film est avant tout une saga historique soignée qui bénéficie d'une réalisation adroite et de décors naturels tunisiens d'une beauté à couper le souffle. Cette chronique des amours tourmentées de Younés et Émilie, sur fond d'instabilité politique, baigne dans un élan de générosité convenu et dans une tolérance de bon aloi. Le triumvirat romanesque (amour, amitié et trahison) habituel à ce genre de productions déroule donc ses nombreux rebondissements au fil des événements historiques qui secouèrent l'Algérie de l'après-guerre.



Do Not Disturb

Dans *38 Témoins*, la journaliste campée par Nicole Garcia cherche à parler au personnage joué par Yvan Attal, principalement parce qu'elle s'intéresse à un point de vue d'homme sur l'enquête en cours. Pareille affirmation pourrait s'appliquer à ce *remake* français du film américain *Humpday* (cas trop rare pour ne pas le souligner), réalisé par Lynn Shelton. Attal, en plus de s'y attribuer le rôle principal, conjugue son point de vue personnel et forcément masculin sur cette histoire d'amis hétéros qui se promettent de tourner un porno gai. Rien de moins.

Relecture presque à la virgule près du scénario original, *Do Not Disturb* ne bouleverse pas grand-chose dans l'ordre établi de l'œuvre d'Attal. Pourtant, dans ce confort de mise en scène et de sujets (l'homme, sa virilité, sa fidélité et sa liberté au sein du

Toutefois, le film souffre de plusieurs problèmes de taille. Le premier réside dans la volonté des producteurs d'avoir voulu embrasser trop large et d'avoir chargé l'intrigue avec autant d'événements dans une durée qu'il a bien fallu limiter pour permettre la diffusion du film en salles. De la tragique histoire d'amour à l'histoire mouvementée de tout un pays, le film enchaîne une longue liste de drames personnels ou sociaux à un rythme effréné.

De plus, certains raccourcis chronologiques ont été opérés afin de permettre de rester dans une durée raisonnable. L'autre faiblesse du film tient dans une interprétation prestigieuse mais inégale, notamment celle de Fu'ad Aït Aattou, comédien débutant qui avoue ici ses limites dans un costume bien trop grand pour lui. Malgré les larmes et les cris, malgré la pesanteur du scénario et les innombrables revirements de l'intrigue, ce très long mélodrame manque cruellement de souffle épique. Si le film de cinéma déçoit, il y a cependant fort à parier que les programmeurs de télévision se satisferont d'un tel classicisme, enrobé dans des atours très populaires. Ils loueront également la forte polyvalence du produit qui, somme toute, possède toutes les caractéristiques requises pour permettre une diffusion au petit écran, avec un redécoupage en plusieurs épisodes. Le format minisérie s'avérerait finalement beaucoup plus approprié à cette éreintante saga.

Charles-Henri Ramond

■ **Origine :** France / Belgique – **Année :** 2012 – **Durée :** 2 h 43 – **Réal. :** Alexandre Arcady – **Scén. :** Alexandre Arcady, Blandine Stintzy, Daniel Saint-Hamont – **Images :** Gilles Henry – **Mont. :** Manu de Souza – **Mus. :** Armand Amar – **Int. :** Nora Arnezeder, Fu'ad Aït Aattou, Anne Parillaud, Anne Consigny, Fellag, Nicolas Giraud, Vincent Perez – **Dist. / Contact :** A-Z Films.

mariage), quelque chose de fragile et de fort à la fois persiste. Là où, par exemple, *Humpday* fixait une amitié solidement incarnée, chez Attal en revanche elle s'expose, ici et là, à d'amers et retentissants examens de conscience. Elle se signale tout au long de *Do Not Disturb* comme un fil rouge permanent. Des fois, elle invite de beaux moments de tendresse (les retrouvailles); d'autres fois, elle enveloppe tout le récit dans une tenace et palpable mélancolie (la conclusion, ou encore la scène de la prison)...

Au passage, on saluera Attal d'avoir prêté au personnage de la femme (parfaite Laetitia Casta) une place plus déterminante, allouant au récit d'atteindre – durant la scène de la confession, par exemple – une profondeur dramatique inaccessible dans l'original. Tout en prenant ancrage dans l'idée d'une autre, Attal signe là un joli petit film on ne peut plus fidèle à son cinéma (*Ma femme est une actrice, Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants*), et tout en continuité aussi dans sa réflexion sur le couple et sa durabilité. Un film loin du ratage annoncé, duquel s'impose une évidente délicatesse dans le regard porté sur ses protagonistes. Mineur certes, mais une *bromance* à la française fort sympathique tout de même!

Sami Gnaba

■ **Origine :** France – **Année :** 2012 – **Durée :** 1 h 28 – **Réal. :** Yvan Attal – **Scén. :** Yvan Attal, Olivier Lecot, d'après l'œuvre de Lynn Shelton – **Images :** Thomas Hardmeier – **Mont. :** Jennifer Augé – **Int. :** Yvan Attal, François Cluzet, Laetitia Casta, Asia Argento, Charlotte Gainsbourg – **Dist. / Contact :** Métropole.



Much Ado About Nothing

Si le titre du récent opus de Joss Whedon pourrait en méprendre certains, *Much Ado About Nothing* se positionne sans conteste aux antipodes de la série *Buffy the Vampire Slayer*, ayant largement contribué au succès populaire de la carrière du cinéaste au début des années 1990. Celui qui a notamment collaboré à la scénarisation de nombreux blockbusters hollywoodiens – tels *Toy Story*, *Alien: Resurrection* et *The Avengers* – adapte contre toute attente une œuvre de Shakespeare. Publiée en 1600, *Much Ado About Nothing* demeure une comédie romantique notoire, jouant sur la dichotomie de deux couples : la relation romantique/tragique entre Claudio et Hero, en opposition à celle plus comique et confuse liant Benedick à Beatrice. Si, dans le film, l'histoire se trouve transposée à l'époque contemporaine, les dialogues demeurent fidèles à la pièce originale. A priori, ceci donne lieu à un décalage spatio-temporel. Néanmoins, une fois

le choc des premières minutes absorbé et la confusion dissipée, le dispositif devient fascinant et rehausse l'aspect comique. La finesse des dialogues de Shakespeare empreints des mœurs de la société du 17^e siècle est d'autant plus amusante dans la bouche de Californiens trentenaires. Amy Acker excelle dans le rôle de Beatrice et jongle habilement avec les mots et aspects tragi-comiques des situations. L'aspect comique ne se fait pas au profit des dialogues de Shakespeare, mais plutôt par la comédie de situation qui en découle, sans oublier certains anachronismes.

À l'image de ces comédies loufoques qui ont fait la renommée du cinéma avant l'avènement du Technicolor, *Much Ado About Nothing* est entièrement tourné en noir et blanc. Procédé intéressant, voire nécessaire à cette transposition contemporaine et admirablement rendue par la direction photo de Jay Hunter. *Much Ado About Nothing* est avant tout un exercice de style, d'abord en termes linguistiques et esthétiques, mais aussi au niveau de la production. Tourné en 12 jours seulement dans la résidence du cinéaste, ce dernier signe aussi la trame sonore, où des airs de bossa-nova se conjuguent au romantisme des paroles de Shakespeare. Ainsi, le *Much Ado About Nothing* de Joss Whedon diffère largement de celui réalisé par Kenneth Branagh en 1993, nommé pour la Palme d'or. Si l'exercice de style fascinera particulièrement les adeptes de Shakespeare et de théâtre, une écoute attentive demeure nécessaire pour apprécier le film.

Julie Vaillancourt

■ Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 47 – Réal. : Joss Whedon – Scén. : Joss Whedon, d'après la pièce de William Shakespeare – Images : Jay Hunter – Mont. : Daniel S. Kaminsky, Joss Whedon – Mus. : Joss Whedon – Int. : Amy Acker, Alexis Denisof, Fran Kranz, Clark Gregg, Jilian Morgese – Dist. / Contact : Séville.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

Simon Fortin, designer graphiste | (514) 526-5155 | info@samourai.ca | be/net/samourai



Pierre de patience

Rares sont les adaptations cinématographiques qui parviennent à égaler ou faire redécouvrir sous un jour heureux l'œuvre dont elles s'inspirent. Dans ce cas-ci, la barre était haute: le roman *Syngué sabour* (*Pierre de patience*), publié en 2008 aux éditions P.O.L., avait valu à son auteur le prestigieux Prix Goncourt. On savait le réalisateur capable du meilleur, autant dans le domaine littéraire que dans le domaine filmique, puisqu'il s'était mérité un prix en 2004 au Festival de Cannes pour son premier long métrage, *Terre et Cendres*. L'histoire de *Pierre de patience* est aussi simple que percutante. Pendant la guerre en Afghanistan, une femme veille son mari. Elle profite de la situation comateuse de ce dernier pour lui exprimer tout ce qu'elle ne pourrait lui dire autrement: secrets d'enfance, chagrins d'épouse, dissentiment... La possibilité pour elle de prendre enfin la parole vient de l'ambiguïté qui existe entre la conscience et l'inconscience de son destinataire. D'un côté, la

femme souhaite s'adresser à une personne humaine plutôt que de parler à une loque, et pour cela elle ne peut qu'espérer le réveil de son époux, pierre de patience à qui elle dit tout; de l'autre, elle ne veut pas être châtiée pour ses révélations et semble espérer secrètement, pour cette raison même, que son mari demeure dans le coma, impuissant.

Atiq Rahimi et Jean-Claude Carrière ont construit leur scénario en recherchant un équilibre entre la fidélité à l'œuvre originale et son renouvellement à des fins cinématographiques. Le long métrage restitue très bien l'intrigue, ses soubresauts, ses convulsions, et préserve le souffle singulier du roman, constitué de phrases courtes mais rythmées, de mots isolés dont le caractère insulaire ne les empêche pas de s'intégrer tout naturellement dans le concert des phrases. Pour électriser quelque peu le récit, qui se déroule pour l'essentiel dans une petite chambre rectangulaire, «étouffante malgré ses murs clairs, couleur cyan» (*Syngué sabour / Pierre de patience*, p.15), la caméra se déplace à quelques reprises à l'extérieur, où des affrontements armés ont lieu. La décision de faire jouer les acteurs en persan plutôt qu'en français, de même que la légère modification apportée à la scène finale ajoutent par ailleurs de la vraisemblance à des tableaux qui, conçus autrement, auraient pu faire sourciller le spectateur. Pari réussi.

Pierre-Alexandre Fradet

■ **SYNGUÉ SABOUR** | Origine: France / Allemagne / Afghanistan – Année: 2012 – Durée: 1 h 43 – Réal.: Atiq Rahimi – Scén.: Jean-Claude Carrière, Atiq Rahimi d'après le roman de ce dernier – Images: Thierry Arbogast – Montage: Hervé de Luze – Musique: Max Richter – Int.: Golshifteh Farahani, Hamid Djavaan, Hassina Burgan, Massi Mrowat – Dist.: Séville.



Voyez comme ils dansent

À Montréal, Lise, vidéaste française, monte à bord du Canadian, train qui traverse le Canada d'est en ouest, pour réaliser un reportage. Elle demeure inconsolable de l'abandon de Vic, son mari qui l'a quittée pour épouser Alex et vivre avec elle à Gatchell, petite banlieue ontarienne. Sept ans plus tard, il est mystérieusement disparu: accident ou suicide? Comme par hasard, un blizzard bloque le train, justement à Gatchell. Sous prétexte de maladie – en réalité, une simple grippe –, Lise contacte Alex qui est médecin et qui va l'héberger. Les deux femmes vont se révéler sans aménité, dans une méfiance réciproque, pour échanger leurs souvenirs sur Vic, souvenirs radicalement différents, à croire qu'elles n'ont pas aimé le même homme. Pour Lise, Vic était avant tout une vedette, un homme de spectacle fascinant, mais possédé par son art. Pour Alex, c'était un compagnon amoureux et attentif, au besoin bricoleur inspiré. Guère plus avancée, Lise remontera à bord du train.

Cet avant-dernier film de Claude Miller est l'adaptation de *La Petite-Fille de Menno*, nouvelle de l'auteur américain Roy Parvin. Une adaptation particulièrement créative de cet ouvrage mineur dont le cinéaste-scénariste n'a conservé que la situation de base pour créer des personnages complexes et attachants. La distribution est remarquable, jusque dans les rôles secondaires, à commencer par Yves Jacques, en *train chief*. Malgré un sujet sérieux, beaucoup de fantaisie. Ici et là, quelques vers d'Apollinaire et une musique qui flirte sans vergogne avec *Für Elise*. Une découverte: James Thiérrée qui avait ébloui Claude Miller avec sa *Symphonie du hanneton* et auquel il a attribué le rôle de Vic. Acrobate imaginatif aux mouvements déroutants, ce petit-fils de Charlie Chaplin est également un acteur émouvant et imprévisible. La scène du spectacle où il affronte son père, écrivain célèbre, est d'une terrifiante efficacité. Maya Sansa campe une tendre et courageuse Alex. Dans le rôle de Lise, Marina Hands est desservie par le métier de vidéaste qu'elle semble exercer en dilettante et auquel on ne croit guère. Grande qualité de ce film: un montage souple et inventif qui ne craint pas les répétitions. Plus encore que *Thérèse Desqueyroux*, *Voyez comme ils dansent* nous fait regretter la disparition de Claude Miller qui nous quittait en avril 2012. 📺

Francine Laurendeau

■ Origine: France / Canada / Suisse – Année: 2011 – Durée: 1 h 39 – Réal.: Claude Miller – Scén.: Claude Miller et Natalie Carter, d'après la nouvelle *La Petite-Fille de Menno* de Roy Parvin – Images: Gérard de Battista – Mont.: Véronique Lange – Int.: Marina Hands, James Thiérrée, Maya Sansa, Yves Jacques, Anne-Marie Cadieux, Aubert Pallascio – Dist. / Contact: Séville.